Pr Roland Tomb : Le doyen, le médecin, l'éthicien

Hanna Fahed

Notre collègue Hanna Fahed, 3ème année de médecine, a rencontré le Professeur Roland Tomb – chef du département de dermatologie à la Faculté de médecine, fondateur de l'Espace Ethique et président du comité d'éthique à l'Hôtel Dieu de France (HDF), élu Doyen de la Faculté de médecine de l'USJ, le 5 juillet 2011– lors d'une entrevue que nous vous transmettons dans sa version intégrale.

C'est pour discuter des différentes positions qu'occupe le Professeur Roland Tomb, ainsi que de sa vision de la Faculté, de la médecine et de l'éthique, qu'il nous a reçus pour cet entretien.

SES PROJETS DE DOYEN :

Le doyen gère la faculté de médecine. Pouvez-vous nous donner un aperçu général de sa fonction ?

Je n'aime pas dire que le doyen gère la faculté, car ce n'est pas une entreprise à gérer. Le doyen est là pour que la faculté *fonctionne*. Mais d'abord, à quoi sert une faculté de médecine ? C'est là que les étudiants apprennent leur métier. Mais une université n'est pas simplement une école technique. C'est un endroit où l'on doit apprendre la vie, et l'apprendre en tant que citoyen, et en tant que citoyen libre. Bien sûr, dans notre cas, ce citoyen libre deviendra médecin un jour. Donc il ne s'agit pas d'apprendre un métier au sens technique du terme, mais d'apprendre à devenir médecin.

Pour cela, la Faculté doit être centrée sur les étudiants, puisque ce sont eux qui y viennent pour être formés. Les enseignants de la faculté devront être au service des étudiants, afin que ces étudiants plus tard soient au service des malades. C'est dans cet esprit que j'aborde ma fonction de doyen, il ne faut pas qu'on perde de vue cette réalité.

Que dites-vous aux nouveaux et aux futurs admis ?

Je leur dis très sincèrement : s'ils ont choisi cette carrière pour gagner de l'argent, il y a des métiers qui en font gagner beaucoup plus, avec des études beaucoup plus courtes ! Certains s'imaginent que devenir médecin est un facteur de promotion sociale. Cela était peut-être vrai à une certaine époque, mais ça ne l'est plus tellement. En tous cas, en Occi-

dent, ça ne l'est plus du tout. Dans nos sociétés, le « hakim » a une espèce d'aura, qu'il est en train de perdre d'ailleurs, car il y a des milliers de médecins qui arrivent sur le marché du travail chaque année au Liban.

Posez-vous la question : Que veut dire être médecin ? Pourquoi voulez-vous devenir médecins ?
J'aime bien cette phrase que je tiens du Doyen Farah et qui résume un peu notre vision : « Les médecins sont des hommes de science à l'écoute et au service de ceux qui s'adressent à eux, dans leur globalité organique, psychologique et sociologique ». Devenir médecin, être au service du malade, ce n'est pas du tout une affaire facile. Par ailleurs, il faut demander à nos étudiants pourquoi et sur quels critères ils ont choisi l'Université Saint-Joseph.

Qu'est-ce qui caractérise selon vous la faculté de médecine à l'USJ, par rapport aux autres facultés du Liban ?

L'USJ n'est pas une institution « incolore, inodore et insipide ». C'est d'abord un établissement qui a été construit sur certaines valeurs. Je crois que le rôle des enseignants et de moi-même en tant que doyen, est de faire vivre ces valeurs au sein de la FM et de l'USJ. Nous sommes un établissement ouvert à tout le monde, un établissement libanais, enraciné dans la réalité du Liban, mais aussi un établissement qui a une histoire, qui n'est pas né d'hier ! Des hommes ont donné de leur vie pour que la faculté devienne ce qu'elle est. Je compte bientôt lancer les festivités du 125ème anniversaire : 130 ans depuis la création de l'Ecole de médecine, 125 ans depuis sa transformation en Faculté. Notre devoir est non seulement de faire vivre ce patrimoine, mais aussi de maintenir cette faculté comme pôle d'excellence. Cette mission n'est pas aisée. Pendant un siècle, il n'y a eu que deux facultés de médecine : la française (USJ) et l'américaine (AUB). Or ce n'est plus le cas: de nos jours, il y a plusieurs facultés de médecine. Il faut alors savoir quel est notre positionnement actuel, et ce que nous voulons être : nous devons être les meilleurs, tout en défendant et préservant nos valeurs !

Vous avez pris la FM en charge dans son état actuel. Quelles sont selon vous les lacunes prioritaires à combler pour maintenir ce niveau d'excellence ?

Il est très facile de critiquer, beaucoup plus difficile de construire. Je suis tout à fait conscient qu'il y a des lacunes, mais je suis aussi conscient que mes prédécesseurs ont beaucoup travaillé, beaucoup fait et beaucoup donné, car il y a eu des changements extraordinaires dans le cursus, les programmes, la façon d'enseigner, la pédagogie… Et là, j'aimerais vraiment rendre hommage aux doyens qui m'ont précédé pour tout ce qu'ils ont fait. Il y aura toujours des lacunes, puisque rien n'est parfait, mais nous allons tenter, dans la concertation, d'améliorer tout ce qui peut l'être.

Par exemple, côté enseignants, je pense que certains doivent être impliqués davantage. Il y a beaucoup d'enseignants à la faculté, mais malheureusement, leur implication est souvent anecdotique.

D'autre part, je voudrais bien que les étudiants se sentent beaucoup plus à l'aise dans cette faculté, qu'ils se disent : « c'est la nôtre, nous ne sommes pas seulement de passage, nous sommes là chez nous ! »Je déplore le fait que nos étudiants passent 10 à 12 années dans cette faculté et en sortent souvent sans aucun sentiment d'appartenance. Je trouve cela très regrettable, et nous ferons tout pour transformer cet état d'esprit.

Il faut en effet améliorer la convivialité du campus, ce qui est la responsabilité de tous, de l'administrateur, des doyens… En fait, c'est un merveilleux campus en plein Beyrouth, mais je trouve qu'il n'est pas suffisamment vivant et accueillant. Il faut faire en sorte qu'il devienne vraiment un lieu de vie. Comment ? Peut-être qu'il y ait moins de voitures, ou que les locaux soient plus gais, plus souriants. Je compte beaucoup sur les étudiants là-dessus. Je sais qu'ils ont beaucoup d'idées, je m'attends à ce qu'ils me les donnent, qu'ils me proposent des mesures à exécuter rapidement. D'ailleurs, je me suis réuni avec tous leurs délégués, et avec l'amicale, avant même la rentrée pour recueillir leurs doléances et leurs suggestions.

Si nous voulons entrer dans les détails, qu'est-ce qui changera à ces différents niveaux :

- Côté cursus ?

Je ne promets pas de réformes radicales, je crois que tout le monde en est lassé. On est passé d'un système traditionnel à un système de crédits, encore imparfait. Il faut améliorer ce système, et non faire table rase et lancer une énième réforme. Il faut rendre le cursus plus cohérent, plus souple, éviter les doublons car souvent les choses sont redondantes ; revoir la façon d'enseigner, surtout dans le cycle du Master… Je compte écouter les propositions des enseignants, mais aussi celles des étudiants qui méritent d'être prises en considération.

- Côté conditions d'admission ?

On a certaines idées à ce niveau. Récemment, on a rendu le concours obligatoire ; il faut attendre encore un ou deux ans pour évaluer le rendement de cette décision. Mais je pense que c'était une bonne idée, car cela permet plus d'égalité et plus de transparence, puisqu'il faut que tout le monde soit logé à la même enseigne. C'est pourquoi on veillera aussi à maintenir la qualité du programme du concours, de façon à ce qu'il juge adéquatement et avec égalité les titulaires du bac français et du bac libanais. Donc, on va continuer à se limiter à l'intersection des programmes des deux bacs. Malheureusement, le système de dossiers n'assurait pas l'égalité à tout le monde, parce qu'il y a des écoles plus ou moins indulgentes, d'autres plus ou moins sévères, ce qui fait que les dossiers n'étaient pas rédigés, conçus et délivrés de la même façon. Donc, les admissions sur dossier et sur titre ne reviendront pas. Une petite exception persistera cependant pour les 3 premiers du Liban aux examens officiels, qui ne devront pas passer le concours, mais par contre, devront passer le test d'aptitude. J'aimerais aussi insister sur un point que j'ai même revu avec les doyens des autres facultés : je crois qu'on devra revaloriser au sein du concours d'admission, l'épreuve de culture générale. De même, le test d'aptitude sera renforcé pour la FM, et probablement pour d'autres facultés : on demandera une note A+ au lieu de A.

Encore une fois, il ne s'agit pas de former des techniciens, mais aussi des gens qui sachent s'exprimer, formuler ce qu'ils pensent, et plus tard publier, s'adresser à un public de malades ou de confrères…

Je n'accepte pas que des étudiants arrivent en 4ème ou 5ème année, et qu'ils disent qu'ils ont des insuffisances en langues ! Notre faculté est francophone, l'enseignement se fait en français, il faut quand même que ce français soit d'un bon niveau ! Comment vont-ils manipuler certains concepts ou idées s'ils n'ont pas l'outil de base qui est la langue ?

Je crois aussi qu'il faut qu'on s'ouvre davantage à l'arabe et à l'anglais, afin de rayonner encore plus dans le monde arabe, et dans le monde tout court. Donc il ne s'agit pas d'une francophonie timide ou fermée : il faut absolument s'ouvrir.

- Côté nombre d'admis ?

Je ne suis absolument pas pour une augmentation du nombre d'admis. Je pense qu'on est arrivé à un seuil que l'on ne peut plus dépasser. Cette année j'avoue qu'on a accepté moins d'étudiants que d'habitude, car il y a eu des années où on en a pris beaucoup trop. Il faut retrouver des chiffres raisonnables pour que chaque promotion soit cohérente, les locaux accueillants et le matériel suffisant.

- Côté état des lieux ?

En fait, c'est la responsabilité de l'administrateur du campus et du rectorat. Bien sûr le doyen a son mot à dire puisqu'il gère le budget, mais les locaux sont partagés avec d'autres facultés, donc les autres doyens doivent s'y mettre aussi. Mais je vous assure que nous avons d'excellents rapports et avons déjà décidé d'améliorer certaines conditions dans les salles de classe.

D'ailleurs, ma première décision de doyen a été d'acheter une centaine d'ordinateurs pour renouveler toute la plateforme informatique dans les salles d'examen, où certains enseignements se font aussi. La connexion wifi sera aussi améliorée pour que l'internet soit accessible partout.

- Côté laboratoires de recherche à la faculté ?

Il est évident que la FM se doit de revaloriser son pôle recherche, et la médecine doit être à l'avant-garde de la recherche à l'USJ. De plus, nous sommes partenaires avec le pôle technologie-santé qui vient d'être inauguré et qui est consacré à la recherche. Je rappelle qu'au sein de l'USJ, il existe un vice-rectorat consacré à la recherche et un conseil de la recherche. Une université qui ne fait pas de recherche, ne remplit pas son rôle d'université. Mais il ne s'agit pas de faire de la recherche pour faire de la recherche ! Il faut savoir ce qu'on sait faire, ce qu'on peut faire et ce qu'on doit faire !

Et les étudiants seront-ils impliqués dans la recherche ?

Bien sûr ! On les encourage de plus en plus à obtenir des masters hors cursus médical au sens strict du terme. Non seulement les encourage-t-on, mais l'on favorise aussi ceux qui font de la recherche notamment au niveau du résidanat. De plus, ceux qui sont intéressés par une carrière académique devront décrocher un master voire un doctorat afin de pouvoir postuler pour un emploi.

Pensez-vous aussi à des bourses d'excellence, jusque-là absentes dans notre faculté ?

Elles existent déjà. Elles sont décernées annuellement aux deux ou trois premiers de chaque année de médecine. Un système d'aide financière existe aussi, et plusieurs fondations accordent des bourses à nos étudiants les plus méritants.

SON HISTOIRE DE MÉDECIN :

Pouvez-vous nous raconter votre parcours ? Pourquoi avez-vous choisi la médecine, et comment êtes-vous arrivé là ?

Je vais tâcher d'être bref, car il n'est guère facile de parler de soi-même. J'ai fait mes études de médecine en France, à Paris. J'ai ensuite intégré la filière « internat des hôpitaux » à Strasbourg. Cette filière était différente de celle qui existe de nos jours, car autrefois, elle était considérée comme la voie royale (10 à 15% à peine des étudiants y étaient admis). Ensuite, j'ai fait mes années de clinicat en dermatologie, couplées à un travail de recherche au sein du laboratoire de dermatochimie. Au moment où je travaillais comme praticien hospitalier à Strasbourg, on m'a contacté, à l'époque où le Père Ducruet était Recteur de l'USJ et président de l'HDF, et on m'a proposé de revenir au Liban en tant que professeur à la FM et chef du service de dermatologie à l'HDF. Je n'ai pas hésité un instant, en dépit du fait que j'étais confortablement établi en France avec ma famille. Le pays commençait sa reconstruction, je me suis dit qu'il fallait revenir participer à ce grand défi. Evidemment, je ne le regrette pas ! J'ai tout laissé, je suis revenu, bien que je ne sois pas moi-même un ancien de la Faculté ou de l'Hôtel-Dieu. Je n'ai d'ailleurs connu l'HDF que de l'autre côté de la barrière, lorsque j'y ai été admis comme blessé lors des premiers combats de la guerre. C'était mon seul contact avec l'HDF, et il est très probable que se soit ce contact-là qui a décidé de ma vocation de médecin.

SA VISION D'HOMME D'ETHIQUE :

Comment et pourquoi vous êtes-vous intéressé à l'éthique ? Et comment se passe l'enseignement de l'éthique à la FM ?

Avant mes études médicales, j'ai été très intéressé par la philosophie, mais je ne lui ai pas donné toute l'attention qu'elle méritait. J'ai fait par la suite d'autres études à côté de la médecine : un doctorat en sciences, des études en rapport avec la linguistique, l'histoire, la théologie … Mais je me suis toujours dit que, tôt ou tard, je reviendrais à la philosophie. Il est vrai que lorsqu'on fait des études médicales, on se pose beaucoup de questions. C'est ce questionnement qui nous tourmente qui est à la base de la bioéthique ou éthique médicale : pourquoi fait-on ceci plutôt que cela, comment réagit-on dans telle ou telle situation ? Et ces interrogations sont accentuées par l'avancée extraordinaire de la science, de la thérapeutique, du diagnostic et par le bouleversement des moments décisifs de la vie humaine.

L'éthique s'impose à nous, non pas comme une option, mais comme une nécessité. La FM a été pionnière dans l'enseignement de l'éthique. Maintenant, toutes les facultés de médecine s'y mettent; l'AUB l'a récemment découvert et le fait savoir. Très encouragé par le Doyen Farah, j'ai coordonné un DU de bioéthique, puis j'ai pris en charge les cours d'éthique à la Faculté. Le Doyen Dagher m'a pleinement soutenu dans la création de l'Espace Ethique avec un certain nombre de collègues très motivés. J'ai poursuivi et terminé entre-temps mon doctorat en philosophie et éthique. J'ai présidé aussi le comité d'éthique à l'HDF qui fait un travail remarquable et dont je salue tous les membres, particulièrement le Père Michel Scheuer, directeur du

Photo: Roland Eid

centre d'éthique à l'USJ.

Donc la bioéthique n'est plus une option, mais une nécessité pour les médecins, les enseignants et les étudiants de la FM, qui doivent s'interroger sur ce qu'ils font. On ne peut pas continuer à enseigner ou faire des gestes mécaniques, sans se poser la question de leur finalité. C'est pourquoi l'enseignement de la bioéthique mérite d'être revalorisé. Il sera sans doute intégré à toutes les années du cursus médical, ou du moins dans chaque cycle (LMD). Peut-être devrons-nous organiser davantage de discussions sur des cas cliniques précis. Je n'ai moi-même jamais envisagé l'enseignement de l'éthique comme un cours: les étudiants préparent eux-mêmes des présentations sur des thèmes variés, qu'on discute ensuite ensemble. Ce n'est donc pas une discipline où il faut apprendre ; c'est une discipline où il faut réfléchir, où les questions comptent beaucoup plus que les réponses ! En effet, pour certaines questions, il n'y a pas de réponses, ou alors il y en a plusieurs, très différentes ! Ainsi, le rôle de cet enseignement est d'abord d'aider les étudiants à se poser ces questions, pour qu'ils puissent ensuite y apporter un début de réponse en utilisant à la fois leur conscience et leurs compétences !

Vous avez parlé du comité d'éthique de l'HDF. Pouvez-vous nous dire quel est son rôle ? Régule-t-il l'exercice de la médecine à l'HDF ? Quelle est l'étendue de son pouvoir ?

Non, en fait, le comité d'éthique n'est pas un comité disciplinaire, il ne met pas de règles. Le comité d'éthique a un rôle consultatif fondamental, un rôle de soutien dans la réflexion aux cliniciens qui se posent des questions, dans différentes situations qui peuvent survenir : réanimation, décisions à prendre en début de vie ou en fin de vie…

D'autre part, le Comité d'éthique examine aussi tous les dossiers de recherche clinique à l'HDF, sur le plan éthique et non pas scientifique: il donne ou ne donne pas son accord pour certaines enquêtes, études, expérimentations … Sa compétence s'étend à la FM et à tout le Campus des sciences médicales.

Mais ne pensez-vous pas que l'avancée de la médecine et le progrès technique butent contre les règles de l'éthique ?

Non ! Je n'aimerais pas dire « buter contre l'éthique ». La réflexion éthique ne doit pas être un obstacle au progrès médical ou scientifique. Notre souci éthique est simplement de rappeler en toutes circonstances que l'homme n'est pas un objet. L'homme, quelle que soit sa faiblesse ou son handicap, a une dignité qu'il faut préserver à tout prix. Donc, le souci de l'éthique vise à replacer l'homme au centre de notre activité et de notre réflexion. Tout en encourageant le progrès technique, scientifique et médical, il faut faire en sorte que la dignité et la liberté de cet homme (homme ou femme bien sûr !) ne soient en aucun cas bafouées.

SA TOUCHE D'ECRIVAIN :

Est-ce que vous préparez un nouveau livre ?

Oui ! En fait, il sera tiré de ma thèse de bioéthique qui sera mise à jour, réduite et condensée pour la rendre plus accessible. Dès que j'aurai un peu plus de temps libre, je me consacrerai à cet ouvrage, qui est tout de même prêt à 80%.

Le livre portera sur l'éthique de la circoncision, qui est le sujet de votre thèse. Pourquoi avez-vous choisi ce sujet ?

Je trouve en effet ce sujet fascinant, puisqu'il touche à la médecine – ou plutôt ce qu'on croit être de la médecine – mais aussi aux traditions, à l'histoire, à la religion … Bref, à différents aspects qui me passionnent !

DERNIER MOT AUX ETUDIANTS :

Vous êtes dans une faculté inscrite dans l'histoire et qui croit en certaines valeurs. Vous devez donc trouver votre place au sein de cette institution et vous sentir à l'aise avec ces valeurs. L'université doit être un endroit où l'on apprend la citoyenneté et la liberté. Nous autres médecins ne sommes pas uniquement des prestataires de services, et sûrement pas des machines à distribuer des traitements. Nous sommes au service du malade, lui-même inscrit dans une société et dans un pays. De ce fait, nous sommes aussi au service de notre société et de notre pays, divers et pluraliste.

Nous le ressentons tous : la faculté de médecine de l'USJ est à l'aube d'un jour nouveau !